

Je ne sais plus dans lequel de ses livres Claude Vigée affirme avec justesse que s'il n'avait écrit que des poèmes, ils eussent été meilleurs, et que s'il s'était cantonné aux essais, ceux-ci eussent été plus brillants. Mais, ajoute-t-il, l'époque, son chaos, les exigences de vie qu'elle imposa, lui avaient interdit de jouir d'un tel luxe. Il ne le regrettait aucunement, ayant choisi d'obéir d'abord à l'injonction éthique et spirituelle (c'est tout un) que lui apportait la vie plutôt qu'à la seule règle esthétique.

Aussi bien, parmi les quelques grands poètes de la génération qui précède la mienne que j'ai eu, ou que j'ai encore heureusement, le bonheur de connaître, Claude Vigée n'est-il pas celui dont l'œuvre m'aura le plus esthétiquement ou intellectuellement marqué. Mais il est indéniablement celui dont l'union de la vie et de l'œuvre, dont la présence humaine m'a le plus constamment nourri. Dès lors, c'est bien ce choix d'une incarnation voulue, choisie bien plus que subie, que j'aimerais voir transparaître dans ces quelques pages que je veux dédiées à sa présence.

Ma première rencontre/première écoute (le rapprochement de ces deux mots importe) de Claude Vigée, dont l'œuvre m'était alors inconnue, eut lieu lors d'un colloque rassemblant traducteurs et écrivains autour de la figure de Saint-John Perse. C'était à la fin des années 70. La fondation Saint-John Perse, hébergée alors dans les vénérables murs de la bibliothèque Méjanes, elle-même sise au cœur de la Mairie d'Aix-en-Provence, avait pour président un homme chaleureux et de grande culture, proche des *Cahiers du Sud* : Pierre Guerre. Le colloque rassemblait entre autres : Henri Meschonnic, Edouard Glissant, Roger Little, Arthur Knodel, Adonis... Madame Léger y fit un bref et très distingué passage.

L'atmosphère, malgré quelque algarade assez drôle entre Glissant et Meschonnic, fut bienheureusement exempte des rivalités mimétiques qui parasitent tant de rituels universitaires. La lumière du printemps, la noblesse des murs qui nous accueillait, l'aménité des propos, tout offrait à ces journées un climat heureux et détendu, sans nuire pour autant au sérieux des échanges. Natif d'Aix, aimant cette ville, je proposai un matin à ceux qui le désiraient une visite des alentours de la Mairie et donc de la cathédrale Saint-Sauveur toute proche, cathédrale qui abrite ce chef-d'œuvre qu'est le triptyque du *Buisson Ardent* de Nicolas Froment.

Par chance, lorsque nous entrâmes dans la nef où il était alors accroché, ses panneaux se trouvaient ouverts, ce qui était fort rare. La cause en était sans doute la fin d'une visite conduite par le sacristain. Toujours est-il que notre petit groupe put s'arrêter pour contempler Moïse gardant les moutons de Jéthro, son regard tourné, bien qu'à demi masqué, vers l'extraordinaire buisson *semper virens* que surmonte une admirable Vierge à l'enfant.

Nous étions assis, le cou tendu vers l'œuvre, et c'est alors que Claude improvisa ce qui allait devenir quelques années plus tard le magnifique commentaire que l'on peut lire dans *Le parfum et le cendre*. Sa parole, qui tissait des liens entre le triptyque et le texte de l'*Exode*, fascina tout de suite le petit auditoire que nous formions. Un billet généreux glissé au sacristain engagea ce dernier à ne pas refermer les panneaux, si bien

que nous pûmes passer un long moment entre écoute et vision. Ce fut, pour beaucoup je crois et certainement quant à moi, la découverte émerveillée d'une forme de pensée totalement inconnue jusqu'alors. La richesse du commentaire nourrie de la rumination du texte biblique avait cette liberté de qui n'est pas inféodé à quelque modèle que ce soit, fût-il talmudique. Totalement absorbé j'en oubliai Aix et mon rôle de guide improvisé !

L'après-midi, le colloque reprit son cours et Claude raconta sa rencontre avec Saint-John Perse en 1943 à New York (ou Washington ?). Mais, bien que mémorables, le récit de cette rencontre, les conseils esthétiques qui lui avaient été prodigués (conseils que Claude se garda bien de suivre), la *disputatio* respectueuse entre les deux poétiques qui s'ensuivit, tout cela, pour passionnant que ce fût, n'eut pas sur moi un retentissement égal à celui provoqué par son improvisation sur le *Buisson Ardent*. Des années plus tard, lisant et relisant *La voix dans le buisson*, mais aussi mûri par les années, j'ai mesuré l'audace spirituelle et le trait de génie d'avoir entendu cette voix, de l'avoir comprise non seulement comme la déclinaison du Nom ineffable, mais comme l'injonction faite à tout vivant de vivre en plénitude : « *Je me ferai devenir qui je me ferai devenir* » n'était pas réservé à Dieu seul, mais appelait tout homme à entrer dans ce que Claude nommera : « *la nostalgie du futur* ». C'est ainsi cette lumière impensable, cette voix dans le Buisson, qui demeurent et retentissent en moi depuis plus de quarante ans, et ce non de façon abstraite mais intimement liées à la voix de Claude comme à la splendeur du monde et des visages peints par Nicolas Froment.

C'est pourquoi, sans doute, je ne mesure qu'aujourd'hui la profondeur et l'inattendu de cette rencontre entre un grand diplomate à l'œuvre poétique rare encore mais déjà célébrée de par le monde, et un tout jeune homme totalement inconnu, à peine au seuil de sa propre œuvre. De fait, rien ne l'aurait sans doute permise sans le drame mondial et ses ravages. Mais voici, il y avait là deux exilés, ayant non pas à survivre, mais à vivre avec noblesse et vérité. Le secrétaire général du Quai d'Orsay avait été déchu par Vichy de la citoyenneté française, ses manuscrits inédits saisis et détruits par la Gestapo ; il vivait chichement, souffrant d'insomnies, presque sans amis ni soutiens dans une Amérique dont il estimait certes l'hospitalité, mais qui lui était terre d'exil. Quant à Claude et à Évy, ils venaient de s'échapper *in extremis* de l'étau nazi et vichyssois et donc de la Shoah, avaient quitté Toulouse où ils s'étaient réfugiés, traversé l'Espagne et débarqué dans des *USA* sans repères ou presque, où ils allaient demeurer, endurant l'espace étranger, jusqu'en 1960. Tout aurait pu, voire dû, séparer ces deux hommes : l'âge, la classe sociale, les relations sociales et littéraires, la poétique, mais ce fossé était comblé par l'épreuve, sinon commune du moins partagée, et par la volonté farouche de n'y point céder. Il est remarquable que l'un et l'autre se soient choisis des noms de plume qui sonnent comme la manifestation d'un vouloir dire et d'une grandeur d'être quasi prophétiques. Certes l'épos diffère entre le mélange des langues combiné aux allusions culturelles voulu par Alexis Léger, et le mot à mot traduit d'*Isaïe* : « Vie j'ai », élu par Claude. Mais c'est une même dignité qui régit ces deux choix, en un temps où les bourreaux remplaçaient les noms propres par des numéros : « J'habiterai mon nom fut ta réponse aux questionnaires du port. »

Cette première rencontre à Aix m'ouvrit à l'œuvre de Claude, et la simplicité comme la chaleur qui émanaient de l'homme permirent le début d'une amitié entre un aîné et un jeune étudiant que la poésie habitait sans qu'il ait encore publié le moindre poème.

Quelques années passèrent ponctuées de lettres venues de ou envoyées à Jérusalem. Je publiai mon premier livre de poèmes puis, le bachotage de l'agrégation ayant fini par porter ses fruits, je fus nommé pour deux ans professeur dans le Languedoc où, grâce à l'amitié de Joseph Giry, merveilleux prêtre et archéologue, je découvris l'Abbaye de Sylvanès dont André Gouze avait commencé la restauration avec passion et génie. À ma grande surprise, j'appris que Claude devait y venir à l'Ascension pour un colloque, ou plutôt une rencontre, organisée par Sylvanès et un obscur journal que je croyais à tort intégriste, *France Catholique*. Olivier Clément dont j'aimais la pensée devait y participer lui aussi. Je m'y inscrivis immédiatement et débarquai ainsi un matin de printemps lumineux et frais à Sylvanès, entrant directement dans le *scriptorium* et y retrouvant avec une joyeuse surprise Claude et Évy qui, seuls dans cette vaste pièce, tentaient de se réchauffer en prenant un petit déjeuner tardif. Notre rencontre, ce matin-là, fut comme l'éclat lumineux brisant l'obscurité froide de ce lieu admirable dégagé depuis peu du fumier des moutons qui l'avaient occupé pendant des années.

Mais l'échange à Sylvanès ne fut pas que privé. D'abord, parce que le vendredi soir, Claude et Évy devaient nous inviter à célébrer le *shabbat* dans ce même *scriptorium*, et ce au grand dam d'une madame très chic, scrupuleusement antisémite et vertement remise en place par André Gouze ! Et puis, parce que dans les heures qui précédèrent cette célébration, Claude nous avait conviés à une lecture fascinante du livre de *Ruth*, lecture que reprendra *La manne et la rosée*. L'érudition le disputait à la drôlerie du conteur, la mise en perspective historique se combinait avec l'exploration de la puissance symbolique de ce petit livre biblique trop souvent ignoré malgré l'immense *Booz endormi* de Hugo ou l'admirable tableau de Poussin. Le savoir le plus subtil n'était enfin plus antagoniste de la plus pure émotion poétique, l'humour côtoyait le drame, le pragmatisme de certains personnages, souligné avec drôlerie, jouxtait la plus haute élévation spirituelle. Claude parla aussi de la place de ce rouleau dans le calendrier liturgique juif dont j'ignorais alors presque tout, puis il aborda les liens entre la généalogie de Ruth, ascendante et descendante, et celle de Jésus, généalogie faisant de Ruth et de Booz les intermédiaires qui relient dans la chaîne messianique Abraham à Jésus. Je mesurai alors la liberté de sa pensée, cette judéité ouverte, accueillante, capable d'éclairer sur sa propre foi, sans confusion mais avec une empathie chaleureuse, un auditoire avant tout catholique. Je le revois nous disant avec un sourire ironique : « *Je suis plus libre de mes paroles ici qu'à Méa Shéarim* ! » Je ne sais plus combien de temps dura cette leçon, je me souviens que nous avions tous oublié les heures et nos montres et que, quand elle fut terminée, nous nous regardâmes un peu ébahis, toujours sous le charme de la sobre ivresse qui nous avait envahis !

Bien d'autres heures heureuses et profondes ont tissé notre amitié. Le retour de Claude à Aix pour des rencontres judéo-chrétiennes. Son séjour dans notre maison familiale au Chambon-sur-Lignon où, presque incrédule, il retrouva les traces du séjour, clandestin évidemment, pendant la guerre 39/45 de son ami et voisin à Jérusalem, André Chouraqui. Sa connivence avec ma mère et d'autres membres de ma famille. Ses traductions de Shirley Kaufmann et Helmut Fritz que je publiai chez *Cheyne Éditeur*. Les après-midi passés à converser dans le salon quasi vide de la rue des Marronniers (tant d'objets espérant un hypothétique retour étaient restés rue Radak, à Jérusalem où je ne suis jamais allé, mais où fut accueilli Gilles, mon fils aîné). Cerisy et ses échanges, ses promenades sous le crachin normand lors du colloque qui lui fut consacré et que nulle hagiographie ne peupla ! Leur colère, à Évy comme à lui, leur incompréhension et leur détresse en raison de la rupture des liens si étroits qu'ils entretenaient avec Yves Bonnefoy, et ce, du fait et de la faute de ce dernier : « *C'était un frère, un frère !* ». Puis les poèmes bouleversants, transmis pour *Conférence*, après la mort d'Évy. Mais

aussi, ah quel moment merveilleux ! ce long et prodigieux fou rire (partagé avec mon fils Florian et Christophe Carraud) en l'écoutant conter dans un bistrot du Ranelagh, avec une verve à nulle autre pareille, l'arrivée de Sartre et de Beauvoir à Jérusalem après un court séjour dans l'Égypte de Nasser : Gershom Scholem, ébahi à entendre le premier chanter les louanges du Raïs et demandant à Claude, en yiddish, s'il était bien un philosophe ! et Claude comparant la seconde, raide et enturbannée, à : « *Néfertiti ayant avalé son parapluie !* »

Oui, tant d'heures vivantes, libres, sans afféteries ni protocole. Et celle-ci encore : Claude, attablé avec gourmandise devant une assiette de lapin que je lui avais mitonnée en pensant à ce passage du *Panier de boublon* où il raconte que le mot *lapin* fut l'un des premiers qu'il apprit en français au sortir de son alsacien originel : « *Tu ne savais pas que le lapin n'était pas cascher ? Enfin, s'il y a 613 commandements, c'est bien pour que l'on en transgresse quelques-uns ! Il ne t'en resterait pas un peu ?* » Tant d'heures simplement et pleinement vécues.

Puis il y eut des années de silence. Le grand âge et le chagrin de la mort d'Évy, celle de son fils Daniel lui firent m'interdire de le revoir, de lui téléphoner. Il le voulait, il me l'enjoignit. Je m'y soumis. Plusieurs années. Sans pour autant que ma pensée ne cessât de se tourner vers lui et que je ne me fusse enquis de lui. Et puis un jour, sur les conseils d'Anne Mounic, je décidai moi aussi d'outrepasser le commandement. Je l'appelai au téléphone depuis la Haute-Loire au milieu du mois d'août. Profondément ému de réentendre sa voix, certes amenuisée, mais présente. Et je décidai de passer rue des Marronniers. Il me fallut hélas attendre six mois pour venir à Paris.

Que dire maintenant qui ne soit pas impudique ?

Une garde-malade africaine m'ouvrit la porte. Elle ignorait tout de Claude et de son œuvre, mais pressentait la noblesse de l'homme qui reposait dans un lit « médicalisé » comme l'on dit. Je pus échanger quelques mots avec lui, malgré sa surdité, sa cécité et une voix presque inaudible. Je puis dire sans forfanterie qu'ils étaient portés par l'action de grâce (je n'aime guère ce mot un peu cul-bénit, mais je n'en vois pas d'autres). Ce furent de ces minutes que nous vivons tous à un moment ou à un autre de nos vies, lorsque la bénédiction ne se sépare pas du chagrin, la joie de la douleur. Je revois, encadrant son visage étonnamment rose comme celui d'un enfant éternel, ses magnifiques cheveux blancs, longs, bouclés... Une chevelure d'ange du Quattrocento !

Se pourrait-il que pour lui qui a tant médité et si fortement incarné la figure de Jacob, qui s'est tant empoigné avec Celui dont on ignore s'il est un double d'Ésaü ou le messager du Nom de toute grâce et de toute miséricorde, se pourrait-il que pour lui cet ange nocturne replie enfin ses ailes, repose sa force et que le gué tumultueux des deux lutteurs devienne eau jaillissante ? Je ne sais.

Que tout demeure maintenant dans le silence de l'Aleph qu'il nous aura transmis.